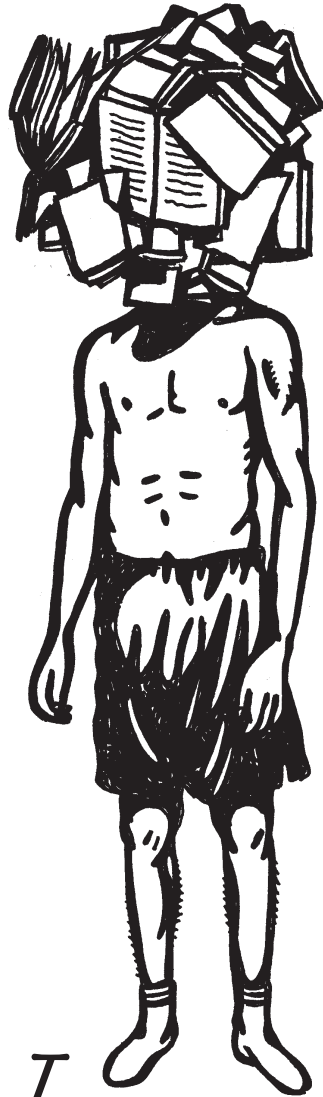


Théâtre du Rond-Point



Versus

en espagnol
surtitré

une proposition de
Rodrigo García

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
38^e édition

18 – 22 novembre, 19h30

générale de presse le 18 novembre

presse Hélène Ducharme 01 44 95 98 47 helene.ducharme@theatredurondpoint.fr

Carine Mangou 01 44 95 98 33 carine.mangou@theatredurondpoint.fr

pour le Festival d'Automne Rémi Fort et Christine Delterm 01 53 45 17 13 remifort@festival-automne.com

Versus

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
38^e édition

une proposition de Rodrigo García

avec Patricia Alvarez
David Carpio
Amelia Diaz
Ruben Escamilla
Juan Loriente
Nuria Lloansi
David Pino
Daniel Romero
Victor Vallejo
Isabel Ojeda

en espagnol
surtitré

lumière Carlos Marquerie
son Marc Romagosa
costumes Belen Montoliu
animation Cristina Busto
vidéo Ramon Diago
musiques Tape, Chiquita y Chatarra, David Pino, David Carpio
direction technique Roberto Cafaggini
chargées de production Monica Cofiño et Mariate Garcia
photographe Christian Berthelot

production Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales (SECC)
avec la participation de Laboral teatro et du Gobierno del Principado de Asturias



coréalisation Festival d'Automne à Paris, Théâtre du Rond-Point

www.rodrigogarcia.es

relations presse pour le Festival d'Automne Rémi Fort et Christine Delterme
01 53 45 17 13 r.fort@festival-automne.com

Théâtre du Rond-Point - salle Renaud-Barrault (745 places)

18 – 22 novembre, 19h30
dimanche, 15h

générale de presse le 18 novembre à 19h30

durée du spectacle 2h

plein tarif salle Renaud-Barrault 33 euros
tarifs réduits : groupe (8 personnes minimum) 20 euros / plus de 60 ans 24 euros
demandeurs d'emploi 16 euros / moins de 30 ans 14 euros / carte imagine R 10 euros

réservations au 01 44 95 98 21, au 0 892 701603 et sur www.theatredurondpoint.fr



0,34 €/min

Entretien

Pourquoi ce titre, *Versus* ?

Rodrigo Garcia : Il s'agit de combattre. Combattre depuis l'intérieur du système. C'est un combat philosophique et poétique financé par l'argent public. À mes débuts, pendant dix ans, je finançais moi-même mes créations. Par la suite et jusqu'à maintenant, j'ai fait appel à de l'argent public, à des subventions, comme tant d'autres artistes. C'est pour cette raison qu'à l'origine, mon théâtre était plus poétique et plus abstrait – ce que j'ai fait de 1989 à 2000 et que le public français ne connaît pas. Je n'avais de comptes à rendre à personne. Par la suite mon théâtre est devenu plus accessible. Mais, aujourd'hui, je crois que je me suis trompé. Peut-être était-ce beaucoup plus efficace sur le plan de l'action politique de fouiller dans le poétique et l'obscur. En fin de compte c'est ça qui manque à la société actuelle, de l'audace et de l'incertitude, du mystère et de la poésie.

*La meilleure façon d'apprendre, c'est de se tromper. Maintenant, histoire d'optimiser le temps, il est interdit de commettre des erreurs. On a vidé de son sens le mot *Expérience*.*

Justement au début du spectacle, il est dit que chacun doit exprimer à voix haute et fortement ce qu'il pense ou ce dont il rêve sans jamais avoir osé le faire ou le dire. Mais il est dit aussi qu'au fond une œuvre théâtrale devrait cacher les choses, ne pas les dévoiler et ne jamais exprimer nos sentiments. De quel côté de ces deux tendances penche votre théâtre ? Quelle stratégie met-il en place face à cette contradiction ? Est-ce qu'il choisit entre les deux ou au contraire l'idée est-elle de ne pas tant choisir un côté ou un autre que d'exploiter la tension qui se fait entre ces deux tendances ?

R. G. : Cette tension accompagne toujours ou, en tout cas, devrait toujours accompagner chacun de nos actes. Que devons-nous faire : jouer, dire ce que nous pensons, rester en retrait ou prendre parti ? À moins que toute action, tout effort soit vide, soit inutile ? Est-ce que nous parlons pour améliorer quelque chose ou seulement pour qu'on nous écoute ? Parler et jouer sur une scène se résument-ils alors à un acte simplement égocentrique consistant à s'affirmer ? Pourtant nous sommes des êtres humains ! Et nous croyons à la dialectique ! Mais s'agit-il là véritablement de dialectique ? Il me semble qu'on parle beaucoup trop et que cela ne produit que très peu d'améliorations dans la vie quotidienne. On parle beaucoup au Parlement, au Sénat, au supermarché, dans les théâtres... mais rien ne s'améliore dans la vie quotidienne. Peut-être parce que l'on parle sous la bannière du consensus et de la modération ; deux idées que j'abhorre avec celle de bonne éducation, qui est sans aucun doute la pire de toutes.

Jamais vous n'avez parlé autant que dans *Versus* de l'amour et de la mort. Il s'agit certes de thèmes évidents, mais en même temps difficiles à traiter. D'où vient tout d'un coup cette nécessité de parler ainsi de l'amour et de la mort ?

R. G. : L'âge, peut-être. J'ai 45 ans. En réalité je suis plus jeune que lorsque j'avais 18 ans ! Quand j'avais 18 ans, j'avais le cerveau d'un homme de 70 ans ! Il n'y a sans doute pas de thèmes plus tripatouillé que l'amour : dans les chansons, dans la mauvaise littérature, dans les navets de cinémas... Alors pourquoi ne pas parler d'amour d'un point de vue à la fois nihiliste et plein d'espoir ? Nous avons tendance à mettre à la place de Dieu... les autres. Après quoi nous nous rendons compte que tout comme Dieu, les autres n'existent pas. Et nous sommes déçus. Nous pensons que les autres n'existent pas, du moins à la façon dont nous aimerions qu'ils existent. Chaque individu existe pour lui-même. Croire que quelqu'un va nous consacrer une minute de sa vie de manière désintéressée est un idéal dangereux. Cela conduit à la déception. Et de là au suicide.

On tombe amoureux quand on ne se supporte plus soi-même et qu'on a besoin de partager ce poids avec quelqu'un d'autre, qui cherche à peu près la même chose.

« Seule la vulgarité nous attire » . . . C'est ce que dit le singe qui apparaît en dessin animé dans le spectacle. Ce singe a un côté hip hop, mais en même temps une autorité inquiétante qui pousse le gens à obéir ou à suivre leurs impulsions les plus basses. Qui est ce singe ? Que représente-t-il ?

R. G. : Le singe c'est Dieu. Et il ne faut pas croire en ce singe, en Dieu. C'est un Dieu qui possède les mêmes caractéristiques que le Dieu chrétien : il menace continuellement, il châtie et invoque l'enfer. Il faut tuer le singe de *Versus*.

Dans ce spectacle il y a sur scène des chanteurs de flamenco et un groupe de rock. À ma connaissance, c'est la deuxième fois qu'il y a des musiciens sur scène dans un de vos spectacles. C'est important, cette présence des musiciens dans la trame du spectacle ? Qu'attendiez-vous de leur part ?

R. G. : En fait, ça nous est arrivé très souvent de jouer de la musique sur scène. Beaucoup de mes créations (une trentaine) ne sont pas connues du public européen. Elles ont été jouées seulement à Madrid à partir de 1989. La musique l'intéresse comme une RÉALITE autre à l'intérieur de la grande fiction faite de RÉALITES que sont mes spectacles. J'ai choisi les musiciens de flamenco en faisant de larges auditions à travers l'Andalousie. Nous avons écouté beaucoup de chanteurs et finalement nous en avons gardé deux. Je les ai choisis sans avoir la moindre idée de la forme que prendrait le spectacle ; sans savoir ce que j'allais leur demander de faire sur scène.

On parle maintenant depuis plusieurs mois de la crise financière et économique. On ne parle presque même que de cela. Or votre théâtre est connu pour sa critique acerbe et profondément ironique de notre société de consommation. Que pensez-vous de cette crise ?

R. G. : En effet, j'ai toujours tenté de heurter tous ces gens qui aujourd'hui peuvent être des victimes de la crise actuelle. Des gens comme moi. Leurs vies continuent et elles ne m'intéressent pas ; parce qu'ils continuent d'avoir des échappatoires et à trouver de quoi subsister. Si la crise c'est ne plus aller au restaurant chaque semaine ou ne pas pouvoir s'acheter une nouvelle voiture ou faire attention à ne pas trop dépenser, cela ne m'intéresse pas. Cette crise concerne ceux qui ont l'assurance de vivre dans une société merveilleuse. Et ceux-là m'importent peu. Ceux qui m'intéressent, ce sont les autres, c'est-à-dire ceux qui depuis toujours se font baiser la gueule. Ceux-là ne souffrent pas de la crise, ceux-là se font niquer toute leur vie durant.

Je ne comprends toujours pas pourquoi on se fourre la langue dans la bouche quand on s'embrasse... ça me laisse perplexe...

Rodrigo García

Rodrigo García est né en 1964 à Buenos Aires. Depuis 1986, il vit et travaille à Madrid. Il est auteur, scénographe et metteur en scène ; en 1989, il crée la compagnie La Carnicería Teatro qui a réalisé de nombreuses mises en scène expérimentales, en recherchant un langage personnel, éloigné du théâtre traditionnel.

Ses références sont inclassables, elles traversent les siècles sans se soucier de la chronologie : on pense pêle-mêle à Quevedo poète du Siècle d'or espagnol, à Beckett, Céline, Thomas Bernhard mais aussi à Buñuel ou encore à Goya de la période noire. D'ailleurs, il refuse de s'enfermer dans un théâtre « écrit uniquement pour des spécialistes, et qui fonctionne par codes et par dogmes ». Son écriture s'inspire du quotidien, de la rue où il a grandi, « dans cette banlieue populaire de Buenos Aires au milieu de copains destinés à devenir ouvriers ou maçons ». Il rêve d'un théâtre où « n'importe qui puisse pousser la porte » sans hésiter sur le seuil. Son écriture est un prolongement du réel dont il s'inspire fortement ; sa force réside dans la dimension poétique qu'il lui confère. Ses personnages peuvent débiter des horreurs, parler en argot. La langue de Cervantès est en ce sens peut-être plus inventive et plus crue que le français. García évite la caricature facile et se garde de tout naturalisme. Ses personnages se complaisent dans une déliquescence de la pensée, s'arrangent comme ils le peuvent pour exister et font semblant de croire que leur banale existence est des plus originales.

Rodrigo García est l'auteur de nombreuses pièces dont il assure le plus souvent la mise en scène : *Acera Derecha* en 1989, repris en 1996 par Javier Yaguë ; *Matando horas* en 1991, également mis en scène par Suzanna Tores Molina en 1994, Stéphanie Jousson la même année, Juan Pedro Enrile en 1995 et Marina Deza en 1999 ; *Prometeo* en 1992, dirigé en 2002 par François Berreur ; *Notas de cocinas* en 1994, repris par Rodrigo Perez en 1996, Monique Martinez en 1998 et Christophe Perton en 2001 ; *Carnicero espanol* en 1995 ; *El dinero* en 1996 ; *Protegedme de lo que deseo* en 1997 ; *Nuevas Ofensas* en 1998 ; *Macbeth imagenes* en 1999 mis en scène par Adolfo Simon ; *Reloj* en 1994, prix « Ciudad de Valladolid » (dirigé par Angel Facio puis Alfonso Zurro en 1995) ; *Rey Lear* en 1998 (dirigé par Emilio Del Valle en 1997, Oscar Gomez en 1998 et Isabelle Germa Berman en 2001 et repris par Rodrigo García à la Comédie de Valence en mai 2003), *Ignorante* et *After Sun* en 2000 (présenté au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du Festival d'Automne à Paris en 2002) ; *Tu es un fils de pute* en 2001 ; *Fallait rester chez vous, têtes de nœud* ; *J'ai acheté une pelle en solde pour creuser ma tombe*. Ses dernières mises en scène sont *L'histoire de Ronald, le clown de chez Mc Donald* en août 2002 et *Jardinieria humana*, une création de 2003. Au Festival d'Avignon 2007, il présente *Cruda. Vuelta. Al punto. Chamuscada. (Bleue. Saignante. A point. Carbonisée.)* et *Approche de l'idée de méfiance*. On le retrouve également à Florence avec *En algún momento de la vida deberías plantearte seriamente dejar de hacer el ridículo*. Au Théâtre du Rond-Point il présente en novembre 2007 *Arrojad mis cenizas sobre Mickey (Et balancez mes cendres sur Mickey)*. Il crée *Versus* en 2008.

García a également mis en scène les pièces et poèmes *Vino Tinto* de Thomas Bernhard (1993), *Tempestad* d'après W.H. Auden (1993), *30 Copas de vino* d'après Beaudelaire (1993), *Los tres cerditos* de Bruce Nauman (1993), *El pare* d'après Heiner Müller (1995, prix de la critique), et *Hostal conchita* d'après Thomas Bernhard (1995).

Tournée

les 3 et 4 octobre 2009 Teatr Nowy/Varsovie

du 25 au 28 novembre Théâtre Garonne/Toulouse

Renaud-Barrault

Le Cirque invisible

de et avec Victoria Chaplin
et Jean-Baptiste Thierrée
23 décembre – 16 janvier, 20h30

Versus

une proposition de Rodrigo García
avec Patricia Alvarez
David Carpio, Amelia Diaz
Ruben Escamilla, Juan Loriente
Nuria Lloansi, David Pino
Daniel Romero
Victor Vallejo, Isabel Ojeda
18 – 22 novembre, 19h30

L'Homme à tête de chou

pièce pour 14 danseurs
mise en scène et chorégraphiée par
Jean-Claude Gallotta
paroles et musiques originales
Serge Gainsbourg
dans une version enregistrée pour
ce spectacle par Alain Bashung
27 novembre – 19 décembre, 20h30

Jean Tardieu

Alfredo Arias présente trois spectacles musicaux

Tatouage
écrit et mis en scène par
Alfredo Arias
traduit de l'espagnol par
René de Ceccatty
avec Alfredo Arias, Carlos Casella
Sandra Guida, Marcos Montes
Alejandra Radano
arrangements musicaux
Diego Vila

Trois tangos
livret Alfredo Arias
et Gonzalo Demaria
création musicale Axel Krygier
avec
Carlos Casella, Marcos Montes
Alejandra Radano, Jorge Rodriguez
chorégraphies
Jorge Rodriguez et Carlos Casella

Cabaret Brecht Tango Broadway
mise en scène Alfredo Arias
chanteuses interprètes
Sandra Guida et Alejandra Radano
accompagnées au piano par
Ezequiel Spucches
chorégraphie Carlos Trunsky
10 novembre – 31 décembre,
18h30 et 21h

Roland Topor

La nuit, un rêve féroce...

de Mike Kenny
traduction Séverine Magois
mise en scène Marc Lainé
création musicale Moriarty
avec Raphaëlle Boitel
Odile Grosset-Grange
Mathieu Montanier
1^{er} – 30 décembre, 19h

